

FOCUS SUR LE 9^e ART CANADIEN

51^e FESTIVAL INTERNATIONAL DE LA BANDE DESSINÉE D'ANGOULÊME



Illustration : Jillian Tamaki

LA BANDE DESSINÉE CANADIENNE : UNE RICHE HISTOIRE

De nature réservée, mais d'une créativité débordante, le Canada est indéniablement un important joueur du 9^e art international. Et depuis longtemps. Portée par une longue histoire, peuplée de personnages iconiques et d'auteur.e.s incontournables, la bande dessinée canadienne a su faire sa marque au fil des ans d'un bout à l'autre de son territoire, et bien au-delà de ses frontières. À la convergence de l'Europe et de l'Amérique, le 9^e art canadien s'est forgé une identité propre à lui, à l'image des populations qui l'habitent, soit avec une grande diversité et une richesse immensurable.

Ainsi, le Canada est intimement lié aux origines du genre. C'est lors des premières élections du Bas-Canada en 1792 que la toute première bande dessinée dotée de phylactères voit le jour. Deux siècles plus tard, le pays participe à la vaste diffusion du médium par le truchement des journaux, tout comme les Américains, les Européens et différentes contrées orientales. Dans les années 1930, l'illustrateur torontois Joe Shuster imagine avec le scénariste américain Jerry Siegel le premier superhéros de l'histoire, Superman. Durant la Seconde Guerre mondiale, l'arrêt des importations de comics américains engendre les « Canadian Whites », de nombreuses séries nationales du genre, dont *Nelvana of the Northern Lights* et *Johnny Canuck*. Au Québec, cette époque voit naître des personnages qui marqueront plusieurs générations, dont Onésime. Malgré les hégémonies américaine et européenne, les artistes anglophones et francophones s'organisent dès la décennie 1970, alors que naissent les premiers événements fédérateurs, des mensuels et des librairies spécialisées. Les années 1990 voient l'arrivée de structures éditoriales à la portée internationale (Drawn & Quarterly, Conundrum Press



Le Fauve © Lewis Trondheim / 9ART+

et La Pastèque), contribuant à une certaine pérennité du genre et à une plus vaste diffusion de talents canadiens. Il faut attendre l'arrivée du nouveau millénaire pour assister à l'explosion de l'offre, notamment celle de bandes signées d'artistes issues des Premières Nations, mais aussi de différentes communautés de genres.

Du 9^e art d'un océan à l'autre

Du Yukon à la Nouvelle-Écosse, le Canada constitue un incontournable carrefour bédéesque où convergent les trois pôles mondiaux (anglophone, francophone et manga). Il s'y manifeste un métissage unique d'œuvres, allant de récits intimistes à ceux à grand déploiement, en passant par l'expérimentation formelle. Des créatrices et créateurs issus des 10 provinces et 3 territoires s'affairent à enrichir le corpus de la bande dessinée canadienne.

Diversifiée et foisonnante, leur production s'adresse aujourd'hui au lectorat tant jeunesse qu'adulte et brille sur la scène internationale. L'intérêt marqué dont font l'objet les auteur.e.s et éditeurs canadiens grâce à cette mise à l'honneur ayant cours dans le cadre de la 51^e édition du Festival international de la bande dessinée d'Angoulême (FIBD) en constitue une éloquente démonstration.

Que ce soit au Pavillon du Canada, lors des différentes activités offertes tout au long de l'événement ou encore grâce à la présente publication, vous êtes convié.e.s à découvrir et à apprécier un échantillon de la richesse actuelle de la bande dessinée issue du deuxième plus grand pays au monde, portée par de nombreuses voix qui en font sa fierté.



Cette année, le festival d'Angoulême, de loin le plus grand festival francophone de bandes dessinées au monde, met à l'honneur le 9^e art d'un pays étranger. Ce pays, c'est le Canada, pour le plus grand bonheur des amateurs de BD.

Toutes et tous pourront constater à quel point les bandes dessinées canadiennes sont bonnes, belles, intéressantes, drôles, émouvantes, évocatrices, un ravissement pour les yeux, l'esprit et le cœur.

Autrices et auteurs émergents ou confirmés, francophones, anglophones ou autochtones, vous feront découvrir la vitalité du 9^e art canadien, notamment autour d'un grand Pavillon Canada et de l'exposition « *D'un océan à l'autre, Cap sur la bande dessinée canadienne* ».

Je vous souhaite à toutes et tous un excellent festival riche de belles découvertes aux couleurs canadiennes.

L'honorable Stéphane Dion

Ambassadeur du Canada auprès de la France et Monaco
Envoyé spécial auprès de l'Union européenne
et de l'Europe



L'immense talent des bédéistes canadiens transcende les frontières et séduit le public d'ici et d'ailleurs. Cette année, le Festival international de la bande dessinée d'Angoulême leur offre une vitrine unique, où faire rayonner la culture et le savoir-faire du Canada.

Cette rencontre incontournable occupe une place de choix dans le cœur des adeptes du 9^e art, en plus de proposer aux gens du milieu un forum riche en échanges. Notre gouvernement est fier d'appuyer la participation canadienne à cette grande fête de la bande dessinée.

À titre de ministre du Patrimoine canadien, je vous souhaite à tous et à toutes un excellent festival.

L'honorable Pascale St-Onge
Ministre du Patrimoine canadien

Textes : Jean-Dominic Leduc
Coordination : Thomas-Louis Côté
Révision : Marie-Claude Rochon et Josée Latulippe
Graphisme : nineSixteen Creative Inc.

Publié à l'occasion du 51^e Festival international de la bande dessinée d'Angoulême et imprimé par Groupe Morault – Imprimerie de Compiègne, France.

Merci aux auteur.e.s et maisons d'édition qui ont contribué à cette publication en nous autorisant à présenter leurs œuvres.

Toutes les images, les photos et les illustrations contenues dans cette publication sont la propriété de leurs auteur.e.s. Toute reproduction, même partielle, est interdite sans leur autorisation.

© Livres Canada Books 2024

Financé par le
Gouvernement
du Canada

Funded by the
Government
of Canada

Canada

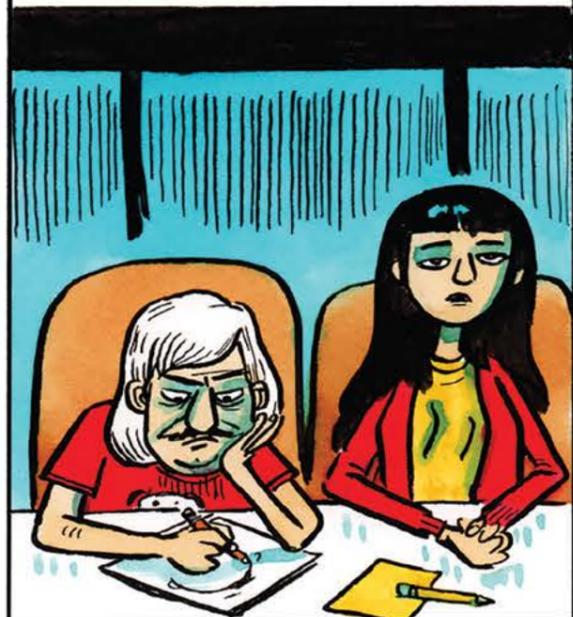
Je leur présente ça comme de l'altruisme. Un bon fils qui tente d'honorer les dernières volontés de son père. Ce n'est pas impensable.



Ses fidèles employés veulent-ils vraiment s'opposer aux ultimes demandes de leur patron bien-aimé?



L'illustrateur et l'autrice ne sont pas dupes. Ce sont des mercenaires, et je menace leur gagne-pain.



Mais Benêt et Mel m'écoutent les mâchoires serrées et les yeux brillants de larmes sincères, comme des chiens jumeaux en train de déféquer.



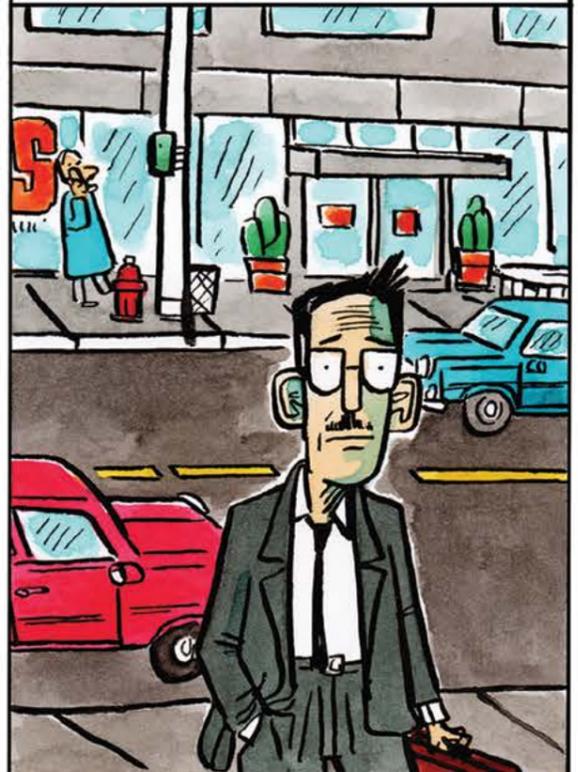
Les hommes d'affaires et les financiers du diffuseur sont tous d'accord qu'il s'agit d'un angle à exploiter.



L'image émouvante d'un fils qui réalise le rêve de son défunt père.



Alors voilà... J'ai deux mois.



Reste à trouver une idée.



Et puis une autre et une autre tous les jours après ça.



Extrait de *Père fictif*, de Joe Ollmann (La Pastèque, 2023), publié initialement en anglais sous le titre *Fictional Father*, aux éditions Drawn & Quarterly (2021). Cette oeuvre a été la première bande dessinée finaliste dans la catégorie fiction des Prix littéraires du Gouverneur général.

JULIE DOUCET : LA GRANDE DAME DISCRÈTE DU 9^e ART



Extrait de *Suicide total*, de Julie Doucet (L'Association, 2023), publié initialement en anglais sous le titre *Time Zone J* (Drawn & Quarterly, 2022).

L'année 2023 a incontestablement été celle de l'artiste montréalaise Julie Doucet. Outre sa présidence historique de la 50^e édition du Festival international de la bande dessinée d'Angoulême – première bédéciste canadienne à récolter ce suprême honneur, mais aussi troisième femme de son histoire! –, et l'exposition couvrant la pluralité de sa pratique artistique, présentée dans le cadre des festivités, cette année a aussi été celle de son retour au 9^e art avec *Suicide total* (L'Association). « Lorsqu'on m'a informée de cette présidence, j'étais castastrophée. Ça sortait de nulle part. J'étais absente du milieu depuis des années. Ça me paralysait. J'avais l'impression d'être propulsée dans le stardom, raconte la lauréate. Je me savais observée à partir de ce moment, ce qui implique de réfléchir, de plaire. Je me suis retrouvée avec une carrière à gérer. » En effet, la première vedette internationale de la bande dessinée québécoise fait depuis toujours profil bas. Absente des médias sociaux, elle avait pris ses distances du 9^e art suite à la publication de *Journal* (L'Association, 2004). Il faudra attendre la parution des intégrales *Dirty Plotte: The Complete Julie Doucet* (Drawn & Quarterly, 2018) ainsi que *Fantastic Plotte* (L'Oie de Cravan, 2021) et *Maxiplotte* (L'Association, 2021) avant qu'elle ne soit convoquée à nouveau à l'avant-scène.

Suicide total

D'abord publié en anglais chez Drawn & Quarterly sous le titre *Time Zone J* (2022), *Suicide total* – soit la version française publiée à L'Association – marque le grand retour de Julie Doucet au dessin. L'album s'ouvre paradoxalement sur une promesse brisée : « Je m'étais juré de ne plus jamais me dessiner. » Qui plus est, elle ne se sentait plus capable de se dessiner. Or, renouant avec l'autobiographie, genre qu'elle propulse à des sommets inégalés trois décennies plus tôt, elle raconte sa relation

toxique à distance avec un admirateur français en service militaire remontant à la fin des années 1980, au moment où elle produit ses premiers *Dirty Plotte*. Refusant de représenter l'ex-amoureux, Doucet s'y dessine comme jamais. Sous la forme d'une longue fresque exempte de cases, elle noircit la moindre parcelle de papier. Dessinées du bas au haut de la page, imposant ainsi un sens de lecture peu usuel en bande dessinée, les illustrations improvisées n'appuient pas forcément le récit, sinon que l'écrasante et magistrale luxuriance graphique accentue l'aspect anxiogène de la relation. Question de marquer le coup, L'Association produit d'abord un superbe album accordéon (*leporello*) au tirage limité.

Puis, une édition de poche moins coûteuse au format classique suit, près de l'édition anglaise. Sans grande surprise, cet album audacieux est de la sélection officielle des prix d'Angoulême 2024.

À quoi souhaite-t-elle se consacrer pour son prochain projet? « J'aimerais faire un retour à la gravure et au collage. Je ne ferme pas la porte au dessin, seulement ma main est terriblement fatiguée. Et puis, il s'agit d'avoir quelque chose à raconter et l'envie de s'y consacrer. » Nul doute que la grande dame du 9^e art, qui a ouvert la voie à toute une nouvelle génération d'autrices, n'a pas fini de surprendre et d'émerveiller.



CHRIS OLIVEROS, LORSQUE L'ÉDITEUR DEVIENT AUTEUR

Fondée à Montréal en 1990 par Chris Oliveros, Drawn & Quarterly est la première maison d'édition canadienne anglophone à se consacrer exclusivement à la BD. Détenant à ce jour le record national de longévité, D+Q publie des artistes nationaux et étrangers, en plus de traduire des bédéistes francophones locaux et des mangakas. Son fondateur, également bédéiste, signait l'automne dernier *Are You Willing to Die for the Cause?* chez D+Q, publié simultanément en traduction française sous le titre *Mourir pour la cause* aux éditions Pow Pow.

Dans le cadre de vos fonctions d'éditeur, vous avez grandement participé à l'évolution de la bande dessinée canadienne. Avec le recul, qu'est-ce qui vous étonne le plus de sa transformation?

Ce que je trouve le plus frappant, c'est à quel point la scène de la bande dessinée canadienne s'est développée au cours des 35 dernières années. La situation était en fait bien pire au Canada anglais qu'au Québec. Par exemple, les librairies ne vendaient pas de bandes dessinées. Et même lorsque les « romans graphiques » ont lentement commencé à gagner en popularité, les librairies n'affichaient qu'une section « *Sci-Fi and Fantasy* ». Nos albums se retrouvaient parmi ceux de *Star Wars* ou des *X-Men*. Nous avons donc dû faire pression auprès des libraires afin qu'ils ajoutent une section intitulée « *Literary Graphic Novels* ». Il est également fascinant de constater que les BD francophones et anglophones ont connu, au cours de cette période, une croissance considérable du nombre de bédéistes talentueux qui ont émergé des deux côtés, ainsi que celui de nouveaux éditeurs.

Lorsque vous quittez la direction de Drawn & Quarterly en 2015, était-ce pour vous consacrer à votre album *Mourir pour la cause*?

J'ai eu l'idée de faire un livre à propos du Front de libération du Québec (FLQ) il y a une quinzaine d'années, mais je travaillais à temps plein chez Drawn & Quarterly. Année après année, je pensais à ce livre et je voulais vraiment le poursuivre. J'ai finalement décidé que la seule façon de le faire était de quitter mes fonctions d'éditeur.

Pourquoi vous intéresser à trois moments clés précédant la crise d'Octobre 1970?

Mon objectif initial était de faire un livre sur la crise d'Octobre 1970, avec un prologue de 10 à 20 pages sur ce qui s'était produit avant : les événements des années 1960. Mais quand j'ai commencé mes recherches sur cette période antérieure, j'ai été sidéré par ce que j'apprenais. Il y avait tellement de détails incroyables qui ont été perdus sur cette période ! C'est à ce moment-là que j'ai décidé que le premier livre devait être consacré aux années 1960.

Impossible de ne pas voir une certaine parenté d'esprit avec les albums de Chester Brown que vous avez édités quant à leurs structures : gaufrier; appendice; économie graphique.

Je dirais que j'ai été très inspiré par les bédéistes que j'ai publiés chez D+Q pendant 25 ans. Bien sûr, Chester Brown a eu une énorme influence, notamment avec son incroyable livre *Louis Riel*. Chester et moi avons un parcours similaire. On est tous les deux anglophones, étant nés et ayant grandi ici en banlieue de Montréal à peu près dans la même génération.

Fait inusité, votre album paraît simultanément en anglais chez Drawn & Quarterly et en traduction française chez Pow Pow, une maison d'édition montréalaise.

C'était très important pour moi de publier ce livre chez un éditeur dont j'admire tant les livres, comme Pow Pow. Puisque le sujet du FLQ est tellement important pour le Québec, il était tout naturel de travailler avec une maison d'édition québécoise. Généralement, les traductions sont publiées jusqu'à un an plus tard, mais il me semblait essentiel de publier l'édition originale et la traduction simultanément.



Extrait de *Mourir pour la cause*, de Chris Oliveros (Pow Pow, 2023), paru simultanément en anglais sous le titre *Are You Willing to Die For The Cause?* (Drawn & Quarterly, 2023)



© Prune Paycha

LA PASTÈQUE, À LA CONQUÊTE DU MONDE

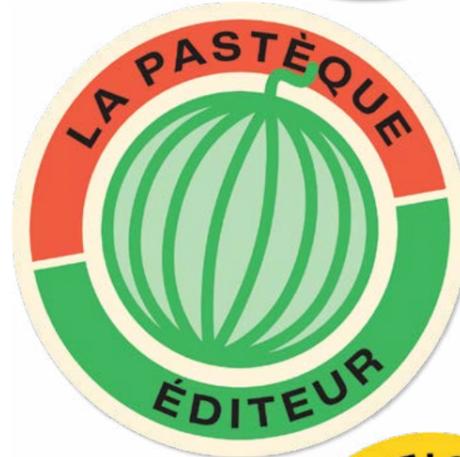
Fondées en 1998 par les deux jeunes libraires montréalais Martin Brault et Frédéric Gauthier, les Éditions de La Pastèque ont soufflé leurs 25 bougies en 2023, faisant ainsi d'elles la doyenne des structures francophones canadiennes en âge et en longévité. Débarquant dans le microcosme du 9^e art québécois quelques années seulement après la disparition du magazine *CROC*, qui avait contribué au développement du médium depuis ses débuts près de 20 ans auparavant, leur arrivée comme éditeur d'une bande dessinée contemporaine adulte insuffle un vent d'espoir en cette période morose. S'inspirant de l'éditeur montréalais Drawn & Quarterly, La Pastèque souhaite explorer au-delà des étroites frontières de l'industrie locale. « Ce désir était intimement lié à notre connaissance du marché. Nous étions libraires, donc en contact avec les représentants, les diffuseurs, les distributeurs, sans parler de notre participation à de nombreux festivals, comme celui d'Angoulême », explique Frédéric Gauthier. « On voyait clairement que même avec la meilleure volonté du monde et le meilleur de la bande dessinée québécoise, il était impossible de bâtir un plan d'affaires viable, de faire vivre notre structure, sans vendre ailleurs. Il fallait donc développer les marchés américain et européen. » Initiant leur catalogue avec *Sputnik*, La Pastèque marque les esprits en proposant une anthologie bilingue d'artistes locaux et étrangers – chose jusqu'ici inédite –, diffusée sur une pleine page publicitaire achetée dans l'incontournable mensuel américain *The Comics Journal*.

S'ils publient des albums étrangers en traduction française, les deux éditeurs développent également de nouveaux talents nationaux. Dès 1999, ils amorcent la publication de la série *Paul*, de Michel Rabagliati. Celle-ci deviendra quelques années plus tard leur locomotive, engendrant un succès à ce jour inégalé dans la bande dessinée adulte québécoise. Traduits dans sept langues – les éditeurs canadiens Drawn & Quarterly et Conundrum Press se partagent les titres en traduction anglaise –, les albums de *Paul* brillent à l'international en remportant deux prix Fauve au Festival d'Angoulême, en plus de voir son auteur nommé Chevalier de l'Ordre des Arts et des Lettres de France. Jouissant d'une enviable visibilité médiatique en Europe (*Le Monde*, *Libération*, *Le Figaro*), il s'est écoulé près de 50 000 exemplaires des différents albums de la série sur le Vieux Continent. Du jamais vu pour une série canadienne d'expression française, qui génère d'impressionnantes files lors des dédicaces dans différents festivals, dont celui d'Angoulême.

En marge de leur production adulte, La Pastèque ouvre son catalogue au lucratif marché jeunesse au tournant de 2010. L'artiste Isabelle Arseneault connaît un fulgurant succès dès ses débuts. Ses albums sont traduits dans une douzaine de langues, en plus de remporter les honneurs avec de nombreuses distinctions nationales et internationales, dont le prix Joe Shuster de la meilleure dessinatrice pour *Jane, le renard et moi* (2013), le prix Brawn Art de la Foire du livre jeunesse de Bologne pour *Une berceuse en chiffons : la vie tissée de Louise Bourgeois* (2017), le prix Urhunden du meilleur album étranger pour *Louis parmi les spectres* (2019), le Prix des écoles au Festival d'Angoulême pour *La quête d'Albert* (2020), ainsi que la sélection Canada pour le prix Hans-Christian-Andersen dans la catégorie Illustration (2018 et 2020) et la sélection pour le prix commémoratif Astrid-Lindgren (de 2012 à 2023). Ce rayonnement international engendre de conséquents tirages dans les différents marchés mondiaux. De plus, Isabelle Arseneault est du prestigieux palmarès du New York Times Best Illustrated Books of the Year à trois reprises, contribuant grandement à établir sa réputation aux États-Unis.



Extrait de *Rose à l'île*, de Michel Rabagliati (La Pastèque, 2023)



JEFF LEMIRE, LA VASTITUDE DU TERRITOIRE

2022/2023 171 Studios



Jeff Lemire est indéniablement l'une des figures marquantes du 9^e art mondial actuel. Découvert en 2008 avec son extraordinaire série *Essex County*, le créateur canadien s'illustre depuis, tant dans le milieu indépendant – par le truchement d'œuvres qu'il réalise en solo – que pour le compte de grands éditeurs américains (Marvel, DC, Dark Horse, Image) à titre de scénariste. L'artiste sortait l'automne dernier le premier volet de son captivant diptyque *Les éphémères* (Futuropolis, 2023), un récit personnel teinté de réalisme magique dont lui seul a le secret, marquant un certain retour à ses débuts. « Après avoir terminé *Le labyrinthe inachevé* (Futuropolis, 2022), je ne savais pas trop quoi entreprendre comme nouveau projet. Je pataugeais un peu. À cette époque, je travaillais déjà sur l'adaptation en série télévisée d'*Essex County* et, par conséquent, je revisitais à nouveau mes premiers travaux. De là est née une certaine envie de revenir là où j'avais commencé, bonifiée de tout ce que j'ai appris et fait depuis. »

Les éphémères raconte l'histoire d'une jeune adolescente ostracisée et vivant seule avec son père agriculteur à Bell River, modeste village rural du comté d'Essex, d'où Lemire est d'ailleurs originaire. Elle héberge secrètement dans l'un des silos de la terre familiale un criminel recherché. L'homme se métamorphose inexplicablement en mouche éphémère. Un fort désir de fuite unit ces deux êtres. Ainsi, la jeune adolescente voit dans son nouvel ami transfiguré doté d'aptitudes extraordinaires l'opportunité de quitter cette vie misérable et ce bled perdu. « Les éphémères occupaient certainement une grande partie du territoire du comté d'Essex, mais aussi de mon imaginaire débordant de par leur aspect surnaturel. Ce livre trace vraiment la frontière entre mon travail indépendant et mon travail de genre grand public, incarnant l'espoir de tirer le meilleur des deux. *Les éphémères* est donc, en quelque sorte, un étrange cousin d'*Essex County*. » On aurait pu penser, en raison de la thématique partagée, que le film *The Fly* de David Cronenberg aurait pu avoir une incidence sur l'imaginaire de Lemire. Mais il n'en est rien. « J'ai davantage été inspiré par David Lynch et par la façon dont son travail traverse différents genres sans jamais devenir de véritables histoires de genre, quelle que soit la définition. Et aussi, par l'écriture d'Haruki Murakami et la manière dont l'extraordinaire côtoie le quotidien dans son œuvre. L'imaginaire de Kafka a également influencé *Les éphémères*, tout comme les angoissantes bandes dessinées d'horreur américaines d'EC Comics des années 1950 ainsi que les premiers titres de la célèbre collection *Vertigo* chez DC Comics. »

L'ingrédient unique à la base de ses œuvres en soliste est le réalisme magique, genre peu exploré pour lequel excelle notamment l'artiste québécois Philippe Girard. « Mon amour du réalisme magique est venu de mes études en illustration. Lorsque vous réalisez une illustration éditoriale, vous essayez de créer des images qui communiquent visuellement un concept ou une idée. J'ai transposé ce genre de réflexion dans mes bandes dessinées, non seulement en utilisant les bandes dessinées pour raconter une histoire ou relayer ce qui se passe, mais en essayant d'utiliser le langage de la bande dessinée, le découpage, la mise en page et le dessin pour communiquer ou illustrer la vie intérieure de

mes personnages. C'est ce que j'essaie de faire. Parfois j'y arrive. Dans ce cas, cela conduit à un type de narration plus éthéré et poétique, plus ambigu et moins défini par un genre donné », affirme Jeff Lemire. Ajoutant à cela une évocation de la vastitude du territoire canadien, l'auteur ontarien propose des récits aux tonalités uniques et foncièrement personnelles. « Certainement, mon enfance dans le comté d'Essex, dans ces grands espaces ouverts, a été le lieu où mon imagination s'est formée. Ce terrain et cet espace sont au plus profond de moi et j'y reviens sans cesse, car ils restent une source d'inspiration pour moi. »



© Futuropolis 2023 pour la version française. © 171 Studios.

Extrait de *Les éphémères T.1*, de Jeff Lemire (Futuropolis, 2023), traduit par Sidonie Van den Dries et publié au États-Unis, en anglais, par Image Comics Inc. sous le titre *FISHFLIES*.



Extrait de l'album *Hypo*, de l'illustrateur Paul Bordeleau et du scénariste Nicola-Frank Vachon (Nouvelle Adresse, 2023).

ANGOULÊME – QUÉBEC : UNE AMITIÉ SOUS LE SIGNE DE LA CRÉATIVITÉ

© Québec BD



Reconnue internationalement pour son dynamisme en matière de bande dessinée, la ville d'Angoulême a été accueillie, en 2019, au sein du réseau des Villes créatives UNESCO à titre de ville de littérature. À ce titre, elle y a rejoint une autre ville francophone avec qui des liens étroits se sont tissés dans les dernières années, la ville de Québec. En plus de partager un intérêt certain pour la promotion de la littérature et de la francophonie, toutes deux souhaitent par leur dynamisme faire

rayonner les auteurs.es et les organismes qui, sur leurs territoires, contribuent à la vitalité de la vie littéraire. Que ce soit par des initiatives comme ici, au moment du Festival international de la bande dessinée d'Angoulême, ou par des échanges tout au long de l'année sur des collaborations possibles, il a fort à parier que de nombreux projets innovants naîtront encore de cette amitié.

À gauche : La première présence de la ville de Québec au Pavillon UNESCO en 2023 a permis au public du 50^e FIBD de découvrir plusieurs auteurs et autrices québécois.e.s.

« La coopération avec la Ville de Québec est particulièrement stimulante avec des résidences croisées d'auteurs, une réflexion partagée sur la bd du futur, des projets de co-créations artistiques y compris dans l'espace public ou des échanges d'expériences dans le domaine de la lecture publique. Et puis nous travaillerons également ensemble pour élargir la francophonie qui nous tient à cœur au sein du réseau des Villes Créatives de l'UNESCO ! »

— Xavier Bonnefont, Maire d'Angoulême et Président du GrandAngoulême



En 2022, la première cohorte de la résidence croisée Angoulême/Québec/Bilbao était composée des auteurs.e.s Higinia Garay, Marine des Mazery et Jimmy Beaulieu. Durant trois mois, ils ont développé un projet en lien avec les fleuves qui traversent chacune des villes impliquées.

Depuis trois ans cette année, une résidence croisée de créateur.rices de bande dessinée a également été mise en place par la Maison de la littérature (Québec), la Cité internationale de la bande dessinée et de l'image (Angoulême) et Azkuna Zentroa – Centre de Société et Culture Contemporaine (Bilbao). Se déroulant de janvier à avril, cette initiative permet à trois artistes du 9^e art de séjourner tour à tour dans chacune des villes et de participer à trois événements, le FIBD, le GUTUN ZURIA : Festival Internacional de las letras à Bilbao et le Festival Québec BD. Avec la présence à Angoulême des partenaires de ce projet, auquel d'ajoute dorénavant le Conseil des arts et des lettres du Québec, le 51^e FIBD sera l'occasion d'une entente qui viendra pérenniser la tenue de cette résidence croisée.



Présente déjà l'an dernier au Pavillon UNESCO, sur la rue Hergé, la ville de Québec y sera à nouveau avec un espace qui permettra de découvrir certains des auteurs.es qui participent à la vitalité du 9^e art dans ce que l'on surnomme affectueusement la « Vieille Capitale ». En plus de la nouvelle mouture de l'exposition *Le temps d'un poème*, qui offre une rencontre entre la bande dessinée et la poésie, les visiteurs pourront également participer à des ateliers, à des séances de signatures et même assister à des échanges en dessin avec l'autre ville invitée cette année, Milan. Cet espace se veut ainsi un beau complément au Focus Canada que propose cette année le 51^e FIBD.

CHRISTIAN QUESNEL, ENTRE ACADÉMISME ET ONIRISME

Actif dans le milieu du 9^e art depuis déjà 30 ans, le bédéiste autodidacte originaire de l'Outaouais Christian Quesnel a signé une vingtaine d'albums, codirigé et participé à plusieurs collectifs. Il s'est également impliqué dans la structure éditoriale de feu Studio Premières Lignes ainsi que les Rendez-vous BD de Gatineau, en plus d'agir à titre de chargé de cours à l'École multidisciplinaire de l'image (EMI) de l'Université du Québec en Outaouais et d'y boucler son doctorat en art contemporain (bande dessinée). Son corpus se démarque par une approche graphique teintée d'onirisme, où prévaut l'interdisciplinarité.

À quel moment avez-vous amorcé une démarche plus personnelle axée sur l'interdisciplinarité dans votre pratique de la bande dessinée?

C'est lors d'une délégation du Studio Premières Lignes à Angoulême en 2005. J'ai alors été confronté à une toute autre réalité. Le choc a été grand. J'y ai notamment découvert les travaux de Stephano Ricci et de Thierry Capezzone, qui m'ont permis de comprendre que je pouvais produire des œuvres qui correspondaient à mes envies, m'adresser à un public adulte, et donc m'éloigner d'un certain classicisme, me retrouver artistiquement dans la création.

Que vous permet l'exploration architecturale du médium, par une mise en page et un découpage désenclavé?

De me forger une identité et de développer un type de narration qui s'inspire davantage des beaux-arts. En ouvrant cette porte, une centaine d'autres se sont présentées, qui ne demandaient qu'à être franchies. D'où l'exploration de la musique dans les récits biographiques et contemplatifs *Ludwig* et *Félix Leclerc : l'alouette en liberté*. Bref, je devais me doter d'un cadre pour poursuivre dans cette voie exploratoire, ce qui m'a mené à la maîtrise. De là, j'ai arrêté d'évoluer de façon



© Julia Moros

instinctive pour poursuivre de manière théorique et structurée. Ça m'a propulsé. Chaque transformation que j'effectue dans mon art engendre nécessairement des gains et des pertes. Comme pour mon projet de doctorat, par exemple, le phylactère devient un point lumineux pointant vers un personnage qui perd sa fonction de réceptacle de texte, car on va l'entendre à l'audio. Les champs de recherches sont illimités. C'est pourquoi je multiplie les projets.

D'ailleurs, vous êtes à ma connaissance le premier bédéiste doctorant au Canada. En quoi cette démarche universitaire influence-t-elle votre pratique de la bande dessinée?

À tous les niveaux, tant celui de la communication quant à mon travail que de l'élaboration, de la démarche et du cadre dans lequel je travaille. L'écriture et la théorie se répondent dans une incessante joute de ping-pong. La théorie ouvre de nouvelles portes et, lorsqu'on l'applique à la création, celle-ci en ouvre à son tour. En ce sens, l'œuvre de Marc-Antoine Mathieu incarne parfaitement cette réalité.

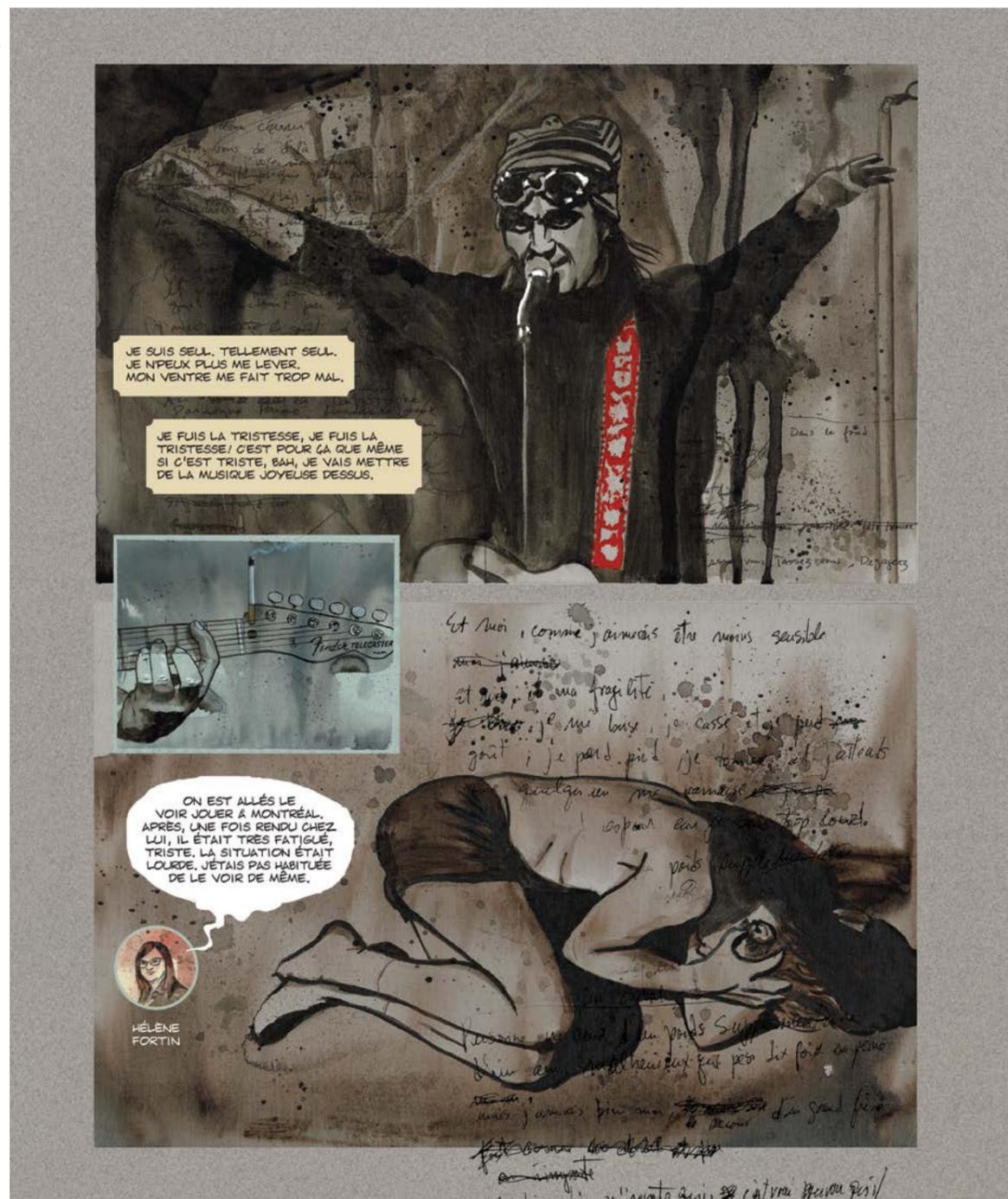
Si vous abordez différents genres, l'onirisme constitue le socle sur lequel repose votre production.

Sans l'onirisme, mon œuvre n'existe pas. Mon album *Ludwig* a été le point tournant en ce sens. En fait, le genre documentaire est venu à moi, notamment avec *Vous avez détruit la beauté du monde*. Des chercheurs de l'Université d'Ottawa, qui avaient découvert mon album *Ludwig*, sont venus à moi. Suite à cette œuvre de commande, l'éditeur Écosociété et l'autrice Anne-Marie Saint-Cerny, qui avaient vu quant à eux mon album *Félix Leclerc : l'alouette en liberté*, m'ont à leur tour abordé pour adapter leur livre d'enquête *Mégantic* en BD. Dans ce cas-ci, ma capacité à aborder l'onirisme, notamment en évoquant le suicide sans le montrer frontalement dans *Vous avez détruit la beauté du monde*, m'a servi. Je refuse par contre de me cantonner dans un genre. D'où ce besoin de toujours explorer et de me renouveler dans ma démarche.

Quelles sont les retombées suite au prix Éco-Fauve Raja remporté à Angoulême en 2022 pour *Mégantic un train dans la nuit*?

Ce prix a surtout des retombées outre-mer. Cela me permet de développer différents projets dans ce vaste marché et de bien garnir mon agenda!

© Christian Quesnel / Libre Expression



Extrait de *Dédé*, de l'auteur Christian Quesnel (Libre Expression, 2023), récipiendaire en 2022 Prix Éco-Fauve Raja du FIBD pour l'album *Mégantic, un train dans la nuit* (Écosociété, 2021).

KATE BEATON : FAIRE ŒUVRE UTILE

En guise de troisième album, la jeune bédéciste néo-écossaise Kate Beaton proposait au printemps 2023 *Environnement toxique* (Casterman), une traduction de *Ducks: Two Years in the Oil Sands* publié l'année précédente chez l'éditeur montréalais Drawn & Quarterly, album qui lui a d'ailleurs valu un prestigieux prix Eisner. Rompant avec le ton humoristique de ses précédents et populaires travaux historico-fantaisistes, elle nous convie dans les coulisses d'un gâchis environnemental et humain, celui de l'industrie des sables bitumineux de l'Ouest canadien, là où la bachelière en histoire de l'art s'était rendue pour travailler afin de rembourser ses dettes d'études. Faisant œuvre utile, l'autrice livre une fable contemporaine, nuancée et universelle, où elle s'interroge sur la toxicité des relations humaines et du rapport au territoire qui l'est tout autant.

Comment est né le besoin de raconter ce chapitre de votre vie dans *Environnement toxique*?

Je savais que j'allais un jour réaliser ce livre, il s'agissait seulement de devenir une assez bonne conteuse pour le faire. Si je m'y étais consacrée à mes débuts, il aurait été trop collé sur les événements, pas assez assimilé et maîtrisé. Parfois, certaines histoires exigent juste du temps.

Suite à l'immense succès du webcomic *Hark!*

***A Vagrant*, aviez-vous des appréhensions à l'idée d'explorer le genre autobiographique?**

Il était temps pour moi de quitter l'univers de *Hark!* *A Vagrant*, ce projet tirait naturellement à sa fin. Mais je n'avais jamais entrepris jusqu'ici quelque chose d'aussi grand ou de tonalité différente, et j'étais craintive de ne pas pouvoir le mener à terme adéquatement. J'avais besoin de perfectionner mes compétences d'artiste et d'écrivaine afin de faire un travail suffisamment bon pour rendre justice à cette histoire. Si j'ai réussi, je suis soulagée!

Vous ne cherchez jamais à dénoncer dans ce nouvel album, mais plutôt à témoigner de ce microcosme malsain. Pourquoi ce choix?

Je voulais représenter la vérité de ce lieu, de cet environnement. Il est facile de condamner, de ne voir et de ne présenter que le pire dans tout. Si je ne m'étais consacrée qu'à une condamnation unilatérale des pires moments de cette expérience professionnelle, vous n'auriez accès qu'à cette part de vérité, et donc, et vous seriez donc incapables d'empathie à l'endroit des humains derrière ces personnages, vous n'auriez aucune compréhension de cette réalité et de la façon dont les problèmes naissent et se développent.



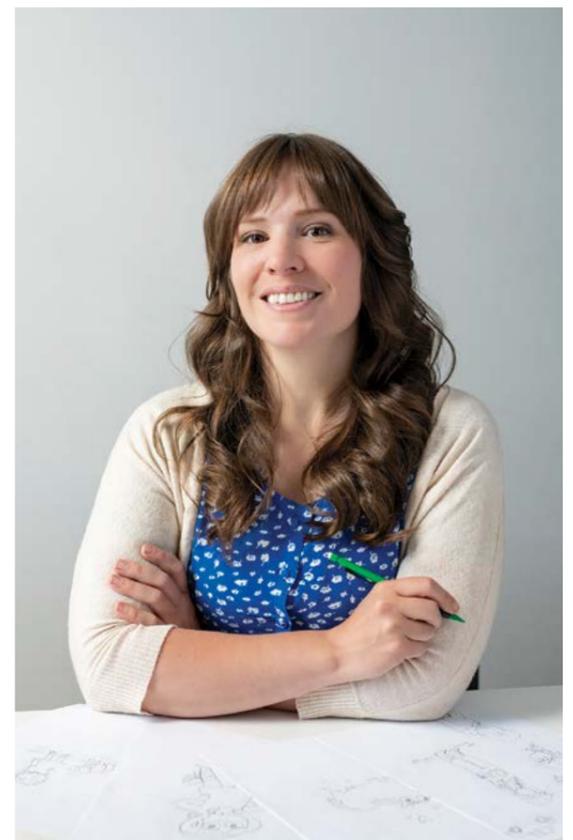
Extrait d'*Environnement toxique*, de Kate Beaton (Casterman, 2023), paru initialement en anglais sous le titre *Ducks: Two Years in the Oil Sands* (Drawn & Quarterly, 2022).

Pour comprendre quelque chose, pour le changer de l'intérieur, je pense qu'il faut d'abord s'en soucier un peu. Il est essentiel d'en faire l'expérience, de gratter au-delà de la surface. J'étais une femme dans un espace dominé par les hommes, donc la cible de ce comportement là-bas.

Ce sentiment de mal-être s'est amplifié au point où je n'étais résolument pas à l'aise dans cet environnement exclusivement masculin. Si les hommes en étaient conscients, leur attitude courante se résumait à « C'est comme ça ici » ou encore « À quoi vous attendez-vous d'autre? ». Ils étaient donc pleinement conscients de la toxicité de l'environnement. Même si certains d'entre eux n'aimaient pas ça.

Dans cet album, vous abordez les thématiques environnementales, le harcèlement, la maltraitance à l'endroit des Premières Nations. Considérez-vous que votre album est « activiste »?

C'est une manière de voir les choses. C'est également ainsi que les choses sont. Ces réalités sont représentées dans le livre parce qu'elles sont ainsi.



© Orey Kalz

CONUNDRUM PRESS : LA FORCE TRANQUILLE DES MARITIMES

Fondée dans le petit appartement du quartier montréalais du Mile End qu'occupait Andy Brown en 1996 et relocalisée en 2010 sur une ferme néo-écossaise vieille de deux siècles, la maison d'édition anglophone Conundrum Press est un fleuron éditorial canadien unique. La modeste structure décorée de nombreux prix a fait le pont entre la révolution du fanzine des années 1990 et la légitimité du médium d'aujourd'hui, et, plus important encore, entre la production nationale francophone et anglophone, tout en initiant son lectorat à la production étrangère.

Quelle a été la motivation initiale pour lancer Conundrum Press?

Je rêvais d'être écrivain. J'ai connu un certain succès après avoir été publié à Toronto. Mais il y avait très peu d'infrastructures à Montréal pour les types d'œuvres transgenres qui m'intéressaient. Tout le monde que je connaissais écrivait, beaucoup provenaient du programme d'écriture de l'Université Concordia. Comme c'était après la défaite référendaire de 1995, les artistes arrivaient à en vivre à peu de frais. J'ai fait des « chapbooks » pour mes amis écrivains et moi, j'ai organisé des événements dans des lofts bon marché, puis tout est parti de là. Je comblais un vide dans la culture locale anglophone à l'époque, puis j'ai découvert que c'était la même chose du côté de la scène de la bande dessinée underground francophone. C'est d'ailleurs pour remédier à cette situation que nous avons créé en premier lieu l'événement Expozine.

Pour quelles raisons Conundrum Press s'est-elle exclusivement consacrée à la bande dessinée?

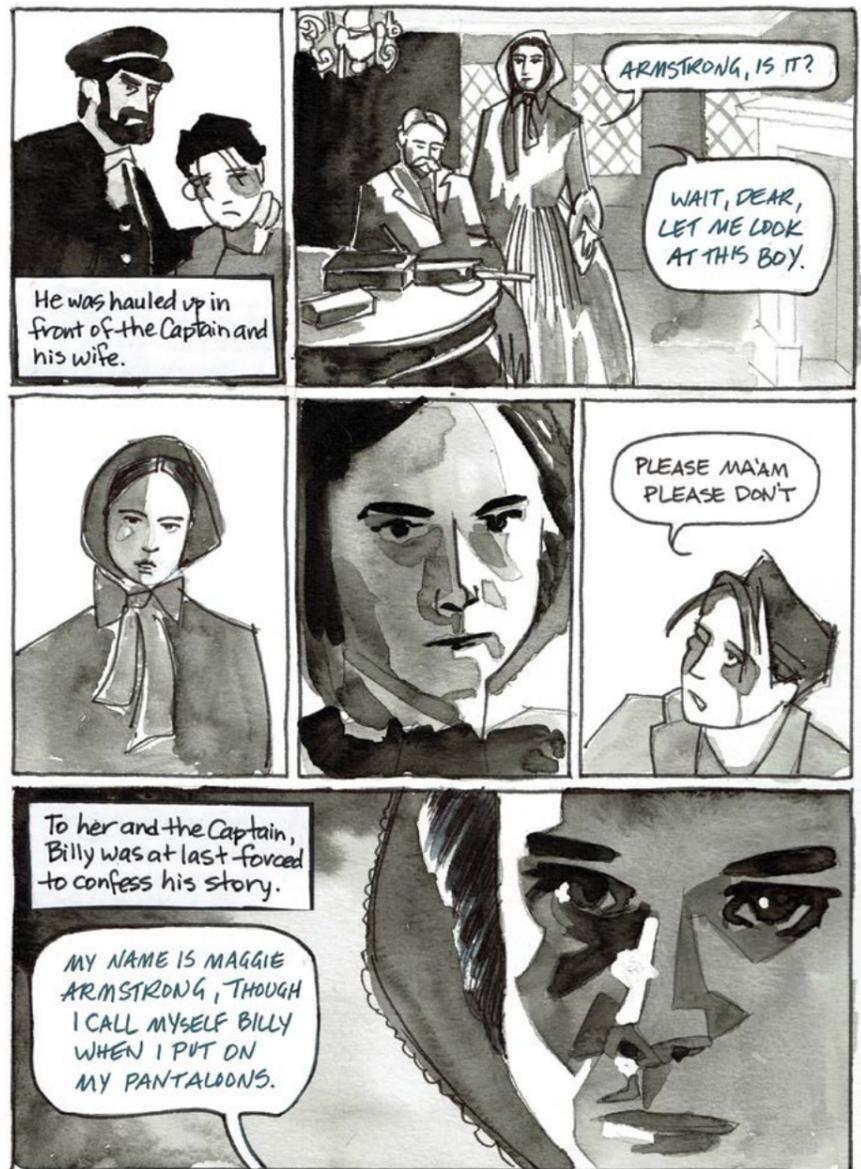
J'ai publié des bandes dessinées dès les premières années, mais aussi des recueils de nouvelles, des romans et des fanzines sur l'art. C'est seulement lorsque je suis déménagé en Nouvelle-Écosse que j'ai réalisé que je devais recentrer mon mandat éditorial. Comme les romans prenaient un temps fou à éditer, que ce que j'aimais le plus publier était des bandes dessinées et qu'il semblait y avoir un tel potentiel de croissance, le choix s'est imposé de lui-même.

Votre catalogue offre une place de choix aux traductions d'albums de bédésistes québécois francophones dans votre collection BDANG. D'où origine ce choix?

La production underground francophone des années 1990 m'a beaucoup inspiré. Je n'avais jamais été exposé à quelque chose comme ça. Dans la communauté francophone, il va de soi que la bande dessinée est le 9^e art. Or, dans le reste de l'Amérique du Nord anglophone, la plupart des gens ont du mal à nommer quelque chose d'autre que les superhéros. La culture de la bande dessinée n'est simplement pas prise au sérieux, point final. Bien que cela tende à changer, il reste encore beaucoup de chemin à parcourir. Il ne serait pas exagéré de dire que cette contre-culture a changé ma vie. Égoïstement, je voulais lire ce répertoire, mais mon français n'était pas assez bon. Je me suis donc lancé dans la traduction. Je pensais que de réunir les traductions québécoises sous un même toit était une bonne idée. Ainsi est née la collection BDANG.

Vous avez notamment publié une anthologie intitulée *BDQ: Essays and Interviews on Quebec Comics* et présenté l'exposition *This Is Serious: Canadian Indie Comics* dans une galerie d'Hamilton. Quelle place occupe l'aspect éducationnel dans votre démarche d'éditeur?

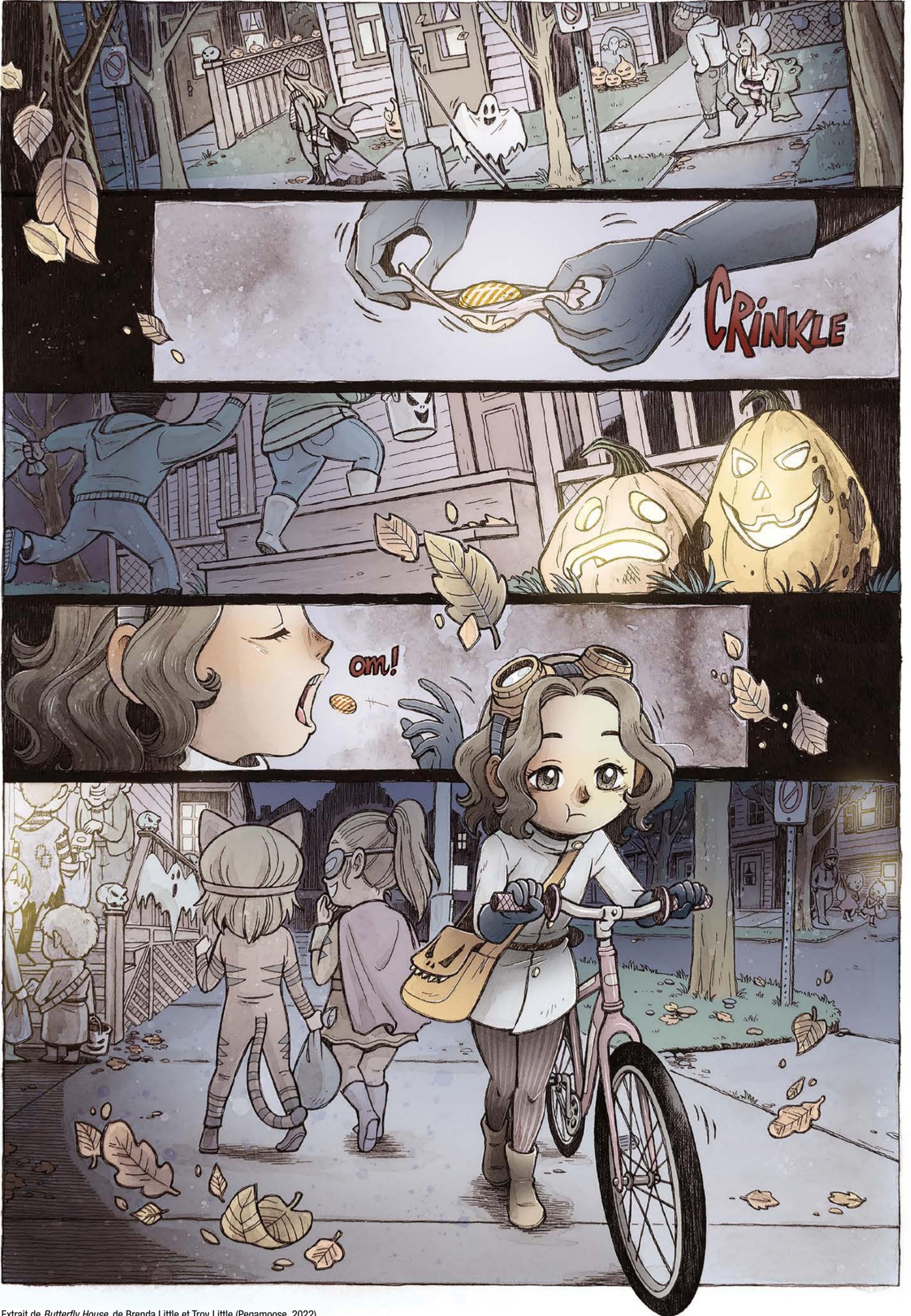
Je souhaite être un catalyseur quant à la reconnaissance de la bande dessinée comme forme artistique et littéraire. Même s'il s'agit pour moi d'une évidence, cela demeure un combat de tous les instants. Non seulement je souhaite tendre la main à des artistes issus de milieux satellitaires (illustration, animation), mais à tout le monde. Au fil du temps, j'ai été invité à plusieurs festivals littéraires où j'étais le seul éditeur de bandes dessinées, et j'essaie toujours de faire connaître et apprécier ce médium aux lectrices et lecteurs présents.



Extraits de *Call me Bill*, de Lynette Richards (Conundrum, 2022)



À droite : Extraits de *Bad Medicine*, de Chris Twin (Conundrum, 2023)



Extrait de *Butterfly House*, de Brenda Little et Troy Little (Pegamoose, 2022).

HIGHWATER PRESS : CONSCIENTISER AVEC LA BD

Trop longtemps absente des livres d'histoire et des conversations sociétales, la représentativité nuancée et sensible de différents peuples et communautés autochtones connaît depuis quelques années un essor dans le 9^e art national. Outre les formidables albums *Louis Riel* du Torontois Chester Brown (Drawn & Quarterly, 2003; *La Pastèque*, 2012), *Payer la terre* de Joe Sacco (Futuropolis, 2020) ainsi que *Le retour de l'Iroquois* (Éditions Trip, 2016) et *Traces de mocassins* de Louis Rémillard (Moelle Graphik, 2020) – tous allochtones –, peu d'éditeurs nationaux avaient jusqu'ici ouvert leur catalogue à des auteurs issus des Premières Nations et s'étaient pleinement consacrés à ce riche terreau. Depuis 2009, HighWater Press, une collection de la structure manitobaine Portage & Main Press, y travaille avec acharnement et pertinence.

Situé à Winnipeg, HighWater Press est dirigé par Catherine Gerbasi, native de la région. « J'ai grandi dans ce quartier. Jusqu'à tout récemment, personne n'osait parler des injustices auxquelles ont fait face les différentes communautés. Les générations antérieures, victimes de sévices et de discriminations, n'en parlaient pas aux nouvelles générations, par honte. J'ai voulu faire œuvre utile, briser le silence, amorcer les discussions en laissant la parole à des auteurs des différentes communautés. » Lancés en 2007, les travaux de la Commission de vérité et réconciliation du Canada avaient pour mandat de faciliter la réconciliation entre les anciens élèves des pensionnats indiens, leurs

familles, leurs communautés et tous les Canadiens. En décembre 2015, la Commission a produit un rapport final, énonçant 94 appels à l'action afin de favoriser cette réconciliation nécessaire. Si HighWater Press propose déjà quelques œuvres coup-de-poing en amont des conclusions de la Commission, dont les poignants *Sugar Falls* et *7 générations*, de David A. Robertson et Scott B. Henderson, le catalogue de HighWater Press se densifie suite à sa livraison. Ainsi paraissent les séries *A Girl Called Echo*, de Katherena Vermette et Scott B. Henderson, et *Reckoner Rises*, de David A. Robertson et Scott B. Henderson, ainsi que la version anniversaire définitive de *Sugar Falls*. Ces titres font d'ailleurs l'objet de traductions françaises chez l'antenne montréalaise de l'éditeur français Glénat.

Optant pour une approche graphique classique quant au découpage, à la mise en page et au trait – permettant ainsi de rejoindre un plus vaste lectorat dans une optique d'inclusivité –, les récits explorent quant à eux des thématiques denses et inédites, dont le futurisme autochtone, la bispiritualité, ainsi que les tragédies passées. Le tout en investissant avec brio différents genres : science-fiction, aventure, histoire et autobiographie. HighWater Press fait œuvre utile. Il y a encore tant à apprendre des expériences autochtones passées et présentes, et tant à explorer. C'est avec beaucoup de cœur et d'éloquence que les auteurs s'y mettent en leur laissant la parole.

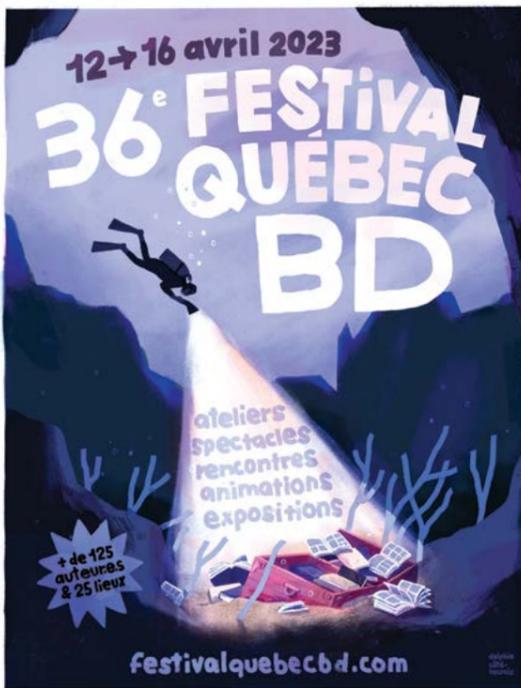


Extrait d'*Elle s'appelle Echo T. 4 : L'ère des réserves routières*, de la scénariste Katherena Vermette et de l'illustrateur Scott B. Henderson (Glénat Québec, 2022), initialement publié en anglais sous le titre *A girl called Echo Vol. 4: Road Allowance Era* (Highwater Press, 2021).

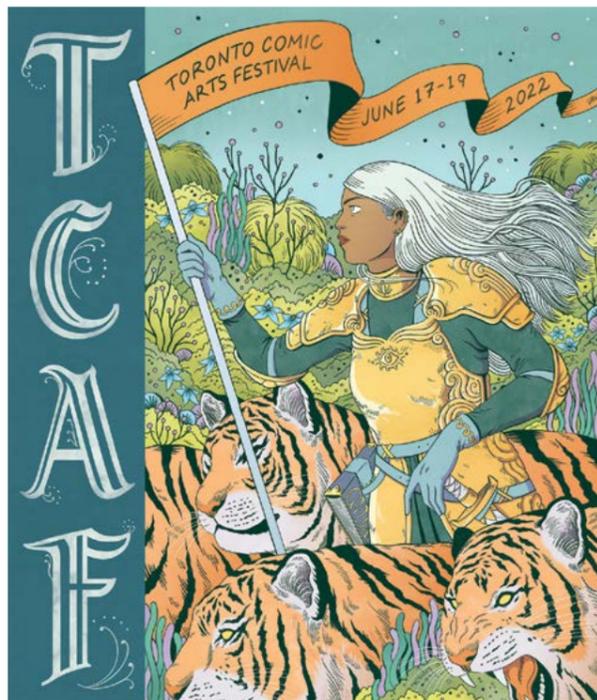


Extrait de *Le redresseur T. 2*, du scénariste David A. Robertson et de l'illustrateur Scott B. Henderson (Glénat Québec, 2023), initialement publié en anglais sous le titre *The Reckoner Rises, Book 2: Version Control* (Highwater Press, 2022).

LA BD CANADIENNE EN MODE FESTIF



Affiche de la 36^e édition du Festival Québec BD, en 2023, réalisée par Delphie Côté-Lacroix (*Simone Simoneau : Chronique d'une femme en politique*, XYZ 2020).



Affiche de l'édition 2022 du Toronto Comic Arts Festival (TCAF), réalisée par Jenn Woodall (*Space Trash Vol. 1*, Oni Press 2022).



Affiche du 9^e Festival BD de Montréal, réalisée par Axelle Lenoir (*Passages secrets : trompe-l'œil*, Pow Pow 2023), pour l'édition 100 % en ligne de 2020.

Aujourd'hui indissociables de la dynamisation et du développement du milieu du 9^e art, les festivals ont progressé au diapason du médium. Apparue dans les journaux à la fin du 19^e siècle, la bande dessinée occidentale connaît un véritable essor grâce à l'arrivée des premiers hebdomadaires BD et comics dans les kiosques à journaux à l'orée de la Seconde Guerre mondiale. S'ensuivent la multiplicité de l'offre d'albums franco-belges en librairie et le développement de l'industrie du comics américain avec l'arrivée de l'éditeur Marvel et l'émergence de la contre-culture au cours de la décennie 1960. La popularité du genre et l'offre grandissante engendrent alors le besoin de se doter de rendez-vous afin de susciter des rencontres entre les gens de l'industrie et les lecteurs, d'autant qu'il n'existe pratiquement aucune librairie spécialisée à ce moment. Ainsi, au tournant des années 1970, voit-on apparaître simultanément les premiers événements du genre aux États-Unis (San Diego Comic-Con, New York Comic Art Convention) et en Europe (Festival international de la bande dessinée d'Angoulême). Le Canada s'inscrit naturellement dans cette mouvance avec le Cosmicon de Toronto (1972) et le Festival international de la BD de Montréal (1975) au même moment. En cette ère pré-internet, le réseautage passe alors principalement par le fanzinat et les bulletins d'informations par correspondance. Les différents événements qui voient le jour un peu partout au pays deviennent des lieux de rencontre nécessaires pour la scène canadienne, tant francophone qu'anglophone.

Durant la décennie 1980, on assiste à l'explosion du genre et de cette industrie, alors que les structures éditoriales, les librairies spécialisées, la presse spécialisée et les événements abondent. Les festivals sont ainsi l'occasion de réseauter, de stimuler l'intérêt du public, mais aussi de célébrer ses artisans par le truchement de remises de prix. Le Festival de la bande dessinée francophone de Québec (FBDFQ) – nouvellement rebaptisé Festival Québec BD – est lancé en 1988, devenant un important pôle francophone au fil du temps et le plus vieil événement du genre toujours en activité au Canada.

Au tournant du nouveau millénaire, deux nouvelles initiatives sont lancées : Toronto Comic Arts Festival (TCAF) et Expozine à Montréal. Faisant la part belle à l'autopublication, elles constituent de véritables tremplins pour une nouvelle génération d'artisans et d'éditeurs, tout en engendrant une pléthore d'événements alternatifs aux quatre coins du pays, dont le Festival BD de Montréal (FBDM) et le Vancouver Comic Arts Festival (VanCAF). Si les événements se succèdent à un rythme effréné pendant plusieurs années, ils ont enfin réussi à se pérenniser et parviennent dorénavant à réunir un nombre sans cesse grandissant d'amateurs. Qu'il s'agisse de festivals à grand déploiement ou à portée locale, des manifestations destinées à l'édition indépendante, aux comics ou aux mangas, ces nombreux événements témoignent aujourd'hui de la richesse et de la diversité de la production nationale, ainsi que de l'enthousiasme pour le 9^e art qu'ont les lecteurs de tous âges, francophones comme anglophones.



Extrait *Boumeries*, un webcomic autobiographique où l'autrice québécoise Boum a souvent raconté ses expériences en festival. Découvrez son plus récent livre, *La méduse* (Pow Pow, 2022), au 51^e FIBD.



AT BAY PRESS : PLACE À DE NOUVELLES VOIX

Fondée en 2008 à Toronto, At Bay Press se spécialise dans la fiction contemporaine, la bande dessinée ainsi que la poésie d'auteurs émergents et méconnus. Déménagée en 2010 à Winnipeg, au Manitoba, pour la douceur de son climat, la structure découvre un milieu regorgeant de talents créatifs qui la propulsent au rang des meilleurs éditeurs nationaux. Ne se revendiquant d'aucune ligne éditoriale précise quant à son catalogue BD, l'éditeur Matthew Joudrey demeure ouvert. « La bande dessinée permet une créativité illimitée grâce au mariage du texte et des images. Nous fonctionnons selon le principe suivant : *si c'est génial, cela nous intéresse.* » Dès le premier jour, la bande dessinée était inscrite dans l'ADN d'At Bay Press. « J'ai grandi avec la bande dessinée, puis j'ai commencé à écrire et à en dessiner, lançant à compte d'auteur *Saint Augustin* :

penseur du soi en 2009. Elle est une partie essentielle de la littérature et ce qui la rend si unique, c'est qu'elle est également un support essentiel des arts visuels. La bande dessinée nous permet de contribuer à la production nationale avec des titres dont nous sommes fiers (*Curb Angels*, *Tales from Phantom City*). » Et pour cause, car leur catalogue offre une vaste gamme de tons, allant de récits autobiographiques à l'aventure, en passant par l'expérimentation formelle. C'est notamment le cas de *Place into Being* de l'iconoclaste auteur local Robert Pasternak, un album audacieux, ambitieux et désarçonnant, qui lui a permis d'ailleurs de voir ses deux albums suivants publiés respectivement chez les éditeurs québécois Moelle Graphik et Trip.

Certes inclusif, leur catalogue accueille une vaste diversité de voix. « Chez At Bay Press, nous souhaitons inclure autant de voix essentielles que possible sous la forme imprimée. Il peut s'agir de premiers auteurs ou d'écrivains s'identifiant comme Autochtones ou personnes de couleur, pour ne citer que quelques exemples. En fin de compte, nous recherchons d'abord de belles histoires qui doivent inclure tout le monde. » At Bay Press se veut également une structure conscientisée. « Nos volumes sont fabriqués ici même

au Canada, et certains sont même confectionnés à la main. Nos publications reçoivent toute notre attention, notre temps et notre amour. »

Bien qu'ancré dans sa communauté, l'éditeur considère primordial son rayonnement à l'étranger, notamment par la participation à des événements extérieurs dont le Festival international de la bande dessinée d'Angoulême (FIBD). « Nous vendons beaucoup de droits étrangers pendant le festival et c'est une opportunité exceptionnelle de promouvoir les auteurs/artistes de notre catalogue. Le FIBD est le plus grand festival de BD au monde. C'est extrêmement excitant qu'il y ait un focus sur le Canada cette année au festival et que des têtes d'affiche d'At Bay Press y soient présentes. »



Extrait de *Curb Angels Vol. 1*, du scénariste Christopher Ducharme et de l'illustratrice Lisa Mendis (At Bay Press, 2019).



Extrait de *Hero-Man*, du scénariste Lyndon Radchenka et de l'illustrateur Zach Schuster (At Bay Press, 2024).



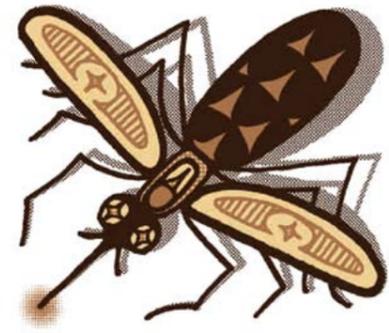
© Vivian Zhou / HarperCollins

Extraits d' *Atana and the Firebird*, de Vivian Zhou (HarperCollins, 2023).



Extraits de *Waiting for Wednesday*, de Don Sparrow (Hokey Studios, 2022).

COLE PAULS OU L'ART DE LA TRANSMISSION

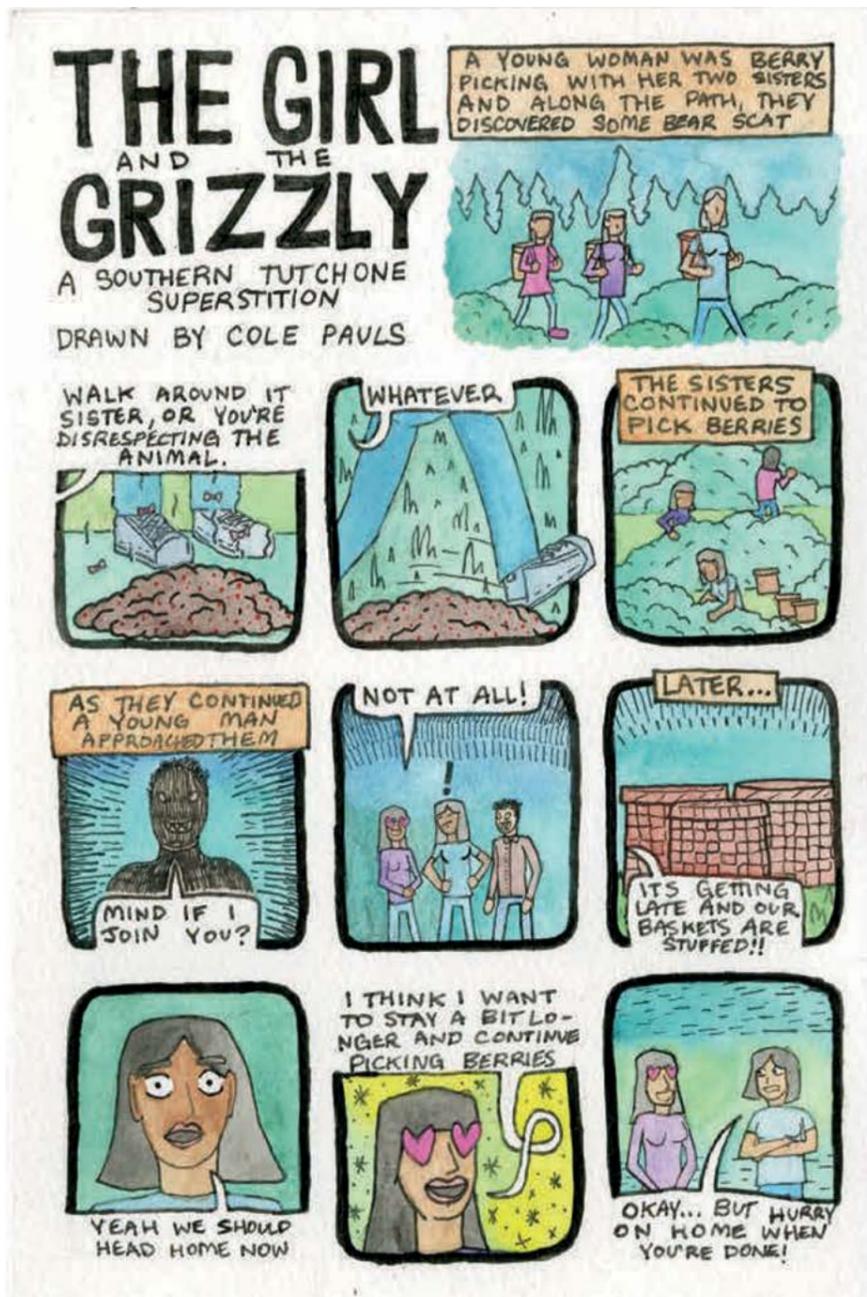


Cole Pauls est un cas unique dans le paysage du 9^e art canadien. Originaire de Haines Junction, un village du territoire du Yukon, le jeune bédéiste, illustrateur et graveur de la nation Tahltan s'expatrie à Vancouver en vue d'obtenir un baccalauréat en beaux-arts à l'Université Emily Carr. Le médium de la bande dessinée s'impose naturellement à lui comme moyen d'éduquer et de sensibiliser les allochtones aux réalités des Premières Nations, tout en pérennisant la culture et la langue de ses ancêtres alors que la tradition orale ne suffit pas à la tâche comme mode de transmission. Empruntant une avenue graphique résolument personnelle, Pauls mène de front deux étonnantes séries : *Pizza Punks*, une bande narrant les déboires de punks vouant un culte à la pizza, et *Dakwākāda Warriors*, une étonnante saga folklorico-science fictionnelle qui lui vaut le Prix de la meilleure bande dessinée et du meilleur zine de l'année du magazine *Broken Pencil* ainsi que le Prix de la meilleure œuvre dans une langue autochtone aux Indigenous Voices Awards en 2020, en plus d'avoir été en lice dans les catégories The Egghead et The Nipper des prix Doug Wright.

D'abord autoédités, ses fanzines font rapidement l'objet de compilations publiées chez l'éditeur néo-écossais Conundrum Press, qui jouissent ainsi d'une diffusion à l'échelle nord-américaine. Témoignant d'une sensibilité et d'une intelligence indéniables, en plus d'être inclusives et résolument énergisantes du point de vue graphique, plusieurs de ses bandes dessinées proposent une traduction

simultanée dans le dialecte simplifié aishihik. Parfois drôles, souvent touchants, ses récits ont une double fonction : générer un sentiment d'appartenance auprès des siens et faire connaître sa culture à autrui. Dans son recueil d'histoires courtes intitulé *Kwändūr*, il consacre notamment un éclairant chapitre à la franchise du jeu vidéo *Turok* – adapté des comics américains mettant en scène un guerrier autochtone cliché, dans lequel il lui était impossible de s'identifier. Savoureusement didactique, ce chapitre aborde la thématique de l'appropriation culturelle avec verve et bagou.

Quels que soient les différents genres abordés (autobiographie, humour, science-fiction), l'aspect pédagogique est sous-jacent dans son œuvre. Étant de la nouvelle génération de bédéistes issus des Premières Nations à investir massivement le médium de la bande dessinée, non seulement Cole Pauls pave-t-il la voie à de futurs artistes pour qui il fera assurément office de mentor, mais il construit un corpus décomplexé, désenclavé et engagé, qui explore avec brio les vastes possibilités narratives du médium de la bande dessinée.



Extraits du recueil *Kwändūr*, de Cole Pauls (Conundrum Press, 2022), un auteur de bande dessinée, illustrateur et graveur Tahltan, originaire du Yukon.

HECATE PRESS : L'ORFÈVREURIE DU NORD



Extrait de *Stopping By Woods*, de l'autrice Akeeshoo Olivia Chislett (Hecate Press, 2022).



Extrait de *Date night*, de l'autrice Princess J, tiré de l'anthologie *The Northern Gaze* (Hecate Press, 2021), qui regroupe neuf artistes de bande dessinée du Yukon, du Nunavut et des Territoires du Nord-Ouest.

À l'instar de la déesse grecque Hecate, Hecate Press se veut un carrefour pour les créatrices et les créateurs canadiens du Nord. En 2020, la bédéiste Kim Edgar boucle une demande de subvention pour la publication d'une anthologie d'artistes du Nord s'adressant spécifiquement à un public du Nord. La sortie de *The Northern Gaze* l'année suivante scelle son désir de créer une communauté interterritoriale de bandes dessinées nordiques. En 2022, la structure basée à Dawson City, au Yukon, lance une dizaine d'albums sous la forme de luxueux fanzines couleur d'une douzaine de pages au modeste tirage oscillant autour de 200 exemplaires. « J'imprime des petits tirages parce que je n'ai ni l'argent ni l'espace de stockage nécessaire pour des tirages plus importants », affirme Kim Edgar, qui gère cette structure en marge de sa pratique artistique personnelle et d'un travail alimentaire à temps partiel. « Je les vends généralement aussi au prix d'impression et je compte beaucoup sur les subventions pour payer les artistes et me payer une petite somme pour mon travail. »

Hecate Press écoule essentiellement ses tirages par sa boutique en ligne et dans quelques librairies locales, en plus de quelques rares points de vente, dont les mythiques librairies Lucky's à Vancouver et The Beguiling à Toronto. « Lorsque je serai suffisamment organisée,

je contacterai différents magasins dans des endroits qui me semblent pertinents. Pour l'instant, je distribue les albums moi-même par courriel, par démarchage téléphonique et par envois postaux. » La gestion à partir du Yukon représente un défi à plusieurs égards. « Pour se rendre n'importe où depuis Dawson City, il faut au moins deux vols, ce qui devient très coûteux pour se rendre dans les différents événements. Je me suis énormément endettée afin de participer à de nombreux festivals de bande dessinée à travers l'Amérique du Nord. Le Canada est incroyablement grand. Par exemple, il me faudrait prendre quatre vols, ou trois vols et un train, pour me rendre à Montréal en vue de participer au Festival BD de Montréal ou à Expozine! »

Le catalogue naissant de Kim Edgar propose un éventail de tons et d'approches graphiques fort différents. « Je me concentre avant tout sur la narration, car la bande dessinée est fondamentalement un médium narratif. L'approche graphique doit impérativement être au service du récit. Alors qu'une bonne histoire réalisée avec des dessins basiques demeure excellente, une histoire quelconque magnifiquement illustrée est quant à elle ennuyeuse à mes yeux. De plus, je souhaite présenter une variété d'artistes, avec une variété d'expériences et une variété de styles visuels. »

Rappelant la structure indépendante québécoise Colosse, pilotée par Jimmy Beaulieu, Hecate Press propose de merveilleuses pépites, dont *Strawberries* de Claire Gallagher, qui raconte le poignant récit d'une jeune fille cueillant des framboises dans un cimetière et qui fait la rencontre du fantôme d'une enfant sans pierre tombale, affamée. Souhaitons que le catalogue prometteur de la structure yukonnaise jouira d'une vaste diffusion dans un avenir proche, question d'aller à la rencontre du vaste lectorat situé au sud du 60^e parallèle qui ne sait pas ce qu'il manque.

DENIS RODIER : DU COMICS AMÉRICAIN À LA BANDE DESSINÉE EUROPÉENNE

Débutant sa carrière de bédéiste chez les éditeurs de comics américains dans les années 1980, l'auteur québécois Denis Rodier a eu la chance de dessiner de nombreux héros de la riche mythologie du genre. Notamment Superman, premier justicier doté de superpouvoirs cocréé par l'illustrateur canadien Joe Shuster en 1938, et dont, ironiquement, il échafaude avec plusieurs collègues la mort 55 ans plus tard. L'illustrateur fait un bref détour vers la bande dessinée québécoise en collaborant aux magazines humoristiques *Anormal* et *Safarir* avant de se tourner vers l'Europe à l'orée du nouveau millénaire. Plusieurs projets s'enchaînent depuis, dont récemment *La bombe* (Glénat), album narratif de l'arme atomique qui connaît un retentissant succès critique et commercial, avec plus de 150 000 exemplaires vendus, 17 traductions et 13 prix (dont le Prix de la critique ACBD, le Prix de la meilleure BD étrangère en Corée et le Prix des libraires).

Vous avez débuté votre carrière d'illustrateur au milieu des années 1980, en œuvrant d'abord pour le compte d'éditeurs de comics américains (Marvel et DC), faisant d'ailleurs de vous l'un des premiers Canadiens francophones à emprunter cette voie. Était-ce la seule avenue possible pour vivre de votre art?

À l'époque, il n'y avait que le magazine humoristique *CROC* comme option d'emploi au Québec, et encore. Il fallait combler avec des travaux d'illustration commerciale. Il n'existait rien pour la BD réaliste, et les Américains donnaient l'opportunité de vivre de son art.

Pourquoi avez-vous quitté le milieu du comics américain à la fin de la décennie 1990?

Les comics étaient à cette époque en crise et ayant l'impression d'avoir fait le tour de l'univers des superhéros, j'ai décidé de passer à autre chose. Cette autre chose s'est finalement avérée être le magazine *Safarir*. Comme quoi, au Québec, c'était toujours l'humour qui avait la cote.

Comment s'est amorcé votre transfert vers le marché européen?

Étant insatisfait des conditions de travail chez *Safarir*, Jacques Lamontagne, qui y travaillait aussi, m'a présenté Jean-Luc Istin, son scénariste sur la série *Les Druides*. Jean-Luc et moi avons créé la série *L'Ordre des Dragons* pour les Éditions Soleil.

En quoi le mode de production à l'européenne vous convient plus?

L'avantage premier est que je suis le seul maître du dessin, du narratif en images. Les délais de production étant moins contraignants, il est alors possible de développer un style plus personnel. De plus, on se libère aussi de la contrainte du feuilleton imposé par le mode de publication mensuelle des comics, ce qui nous fait resserrer la narration.

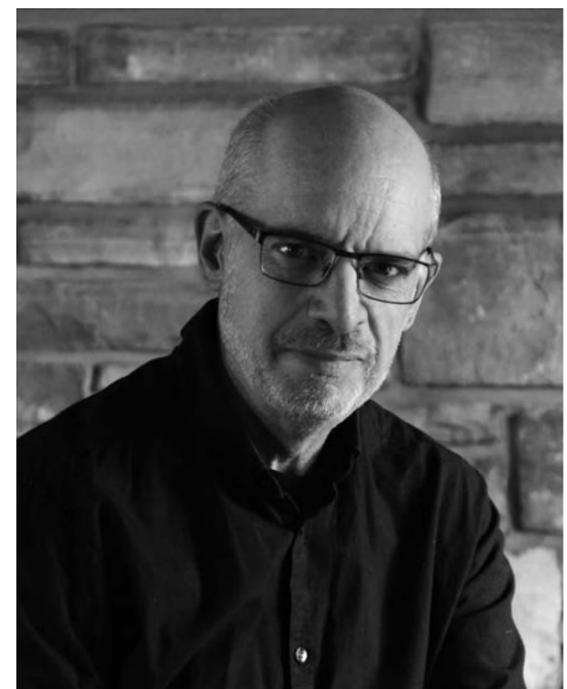
Avec *La bombe*, c'est un véritable tour de force graphique que vous accomplissez. Comment la somme de vos expériences passées vous a-t-elle préparé à boucler cet album avec un tel niveau stratosphérique?

L'expérience en comics m'a permis d'acquérir la discipline de travail nécessaire pour faire ces pages dans les temps requis. N'oublions pas que, dès le commencement du travail, nous savions la date du passage chez l'imprimeur. Il fallait faire concorder la parution avec le 75^e anniversaire d'Hiroshima. Au fil de ces années, j'ai aussi appris à prioriser la clarté de la narration avec – dans le cas de ce projet spécifique – cet impératif de ne pas se laisser entraîner vers un excès de détails qui aurait pu ralentir la cadence.

Est-ce qu'un retentissant succès comme *La bombe* impose un trac pour les projets suivants ou, au contraire, vous porte?

Pas de trac, mais un désir de ne pas me laisser étiqueter. J'aurais pu ne faire que de la BD documentaire, mais je préfère suivre mes envies. Si je discute avec un scénariste, il faut que j'aie envie de lire le bouquin, envie de le dessiner, et j'avoue que j'ai reçu des propositions qui m'auraient offert un succès assuré, mais que j'ai refusées. Je désire me dépasser dans ma pratique avant tout.

À gauche : Extrait de *La bombe*, de l'illustrateur Denis Rodier et des scénaristes Laurent-Frédéric Bollée et Didier Alcante. (Glénat, 2020).



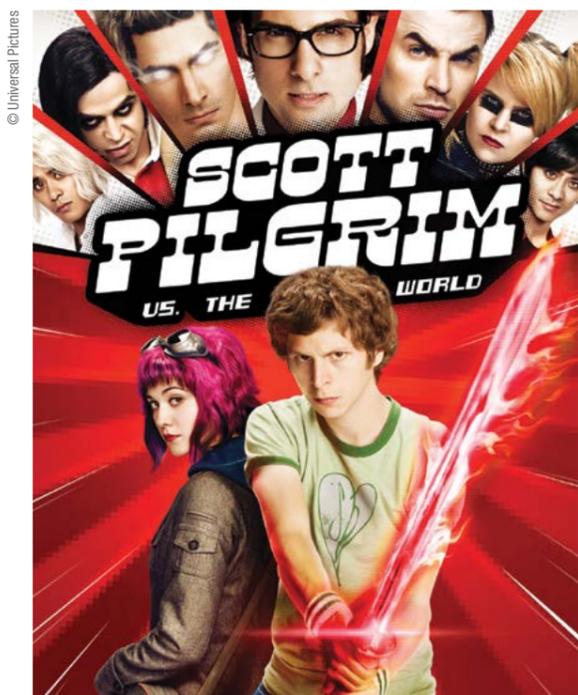
© Rodier

HIROSHIMA, 7 DÉCEMBRE 1945.



QUAND LA BD CANADIENNE FAIT SON CINÉMA

Le 9^e art canadien et le 7^e art entretiennent des liens étroits depuis fort longtemps. Déjà en 1912, l'illustrateur et auteur québécois Raoul Barré s'installait aux États-Unis et collaborait à certains des premiers films d'animation, notamment la série *Mutt & Jeff*, adaptée du *comic strip* du même nom. Mais si les États-Unis, l'Europe et l'Asie, flairant la bonne affaire, adaptent des bandes dessinées à succès sur les différents écrans (cinéma, télévision et plateforme de diffusion en continu) depuis plusieurs décennies, le Canada a quant à lui mis plus de temps à investir abondamment ce créneau. Sa production est cependant à son image : métissée, multiple, riche et étonnante.



Scott Pilgrim vs. the World, d'Edgar Wright (2010)

La réalité francophone nord-américaine est fort différente de celle anglophone, noyée dans la vaste offre hégémonique de ses voisins du Sud. Le premier succès canadien revient à *Scott Pilgrim vs. the World*. Fidèlement adapté de la série aux réminiscences mangaesques du Torontois Bryan Lee O'Malley, publiée chez l'éditeur américain Oni Press entre 2004 et 2010, le film en prises de vue réelles remporte un succès critique et d'estime. Et voilà que cet univers coloré et vitaminé fait l'objet d'une première saison en animé sur Netflix.

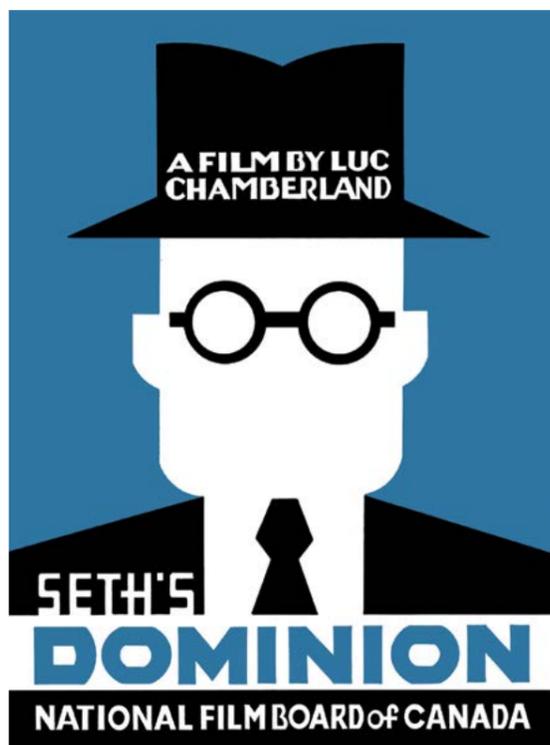
Autre auteur ontarien à voir son univers de papier transposé sur écran deux fois plutôt qu'une, la superstar Jeff Lemire transpose son populaire récit postapocalyptique *Sweet Tooth* (DC Comics, collection Vertigo) chez Netflix, alors qu'*Essex County*, trilogie de récits à la sensibilité alternative qui a lancé sa carrière, est produite en 2023 pour le compte du diffuseur national CBC.

Le Canada, qui a engendré son lot de superhéros au fil des époques, a vu les aventures de *Captain Canuck*, imaginé par Richard Comely en 1975, subir un traitement animé pour le web en 2013, à l'instar des écuries Marvel et DC Comics.

Du côté du Québec

Réalisé par le cinéaste Yves Simoneau en 1983, le documentaire *Pourquoi l'étrange Monsieur Zoloc s'intéressait-il tant à la bande dessinée?* présente les grands canons de la bande dessinée franco-belge de l'époque ainsi qu'une poignée d'auteurs locaux œuvrant pour le compte du magazine humoristique *CROC*. Il faut attendre l'année 2015 pour que le cinéma québécois engendre une première adaptation d'une BD en prises de vue réelles avec *Paul à Québec* de Michel Rabagliati. Cinq ans plus tard, *Danger public* de Philippe Girard et Éric Asselin (*La Pastèque*, 2007) fait l'objet d'un court métrage qui connaît une diffusion dans le réseau des festivals. Les albums *Vil et misérable* de Samuel Cantin (*Pow Pow*, 2013) et *Le petit astronaute* de Jean-Paul Eid (*La Pastèque*, 2021) sont quant à eux en cours de production, tout comme *Les ananas de la colère* de Cathon (*Pow Pow*, 2018) pour la télévision.

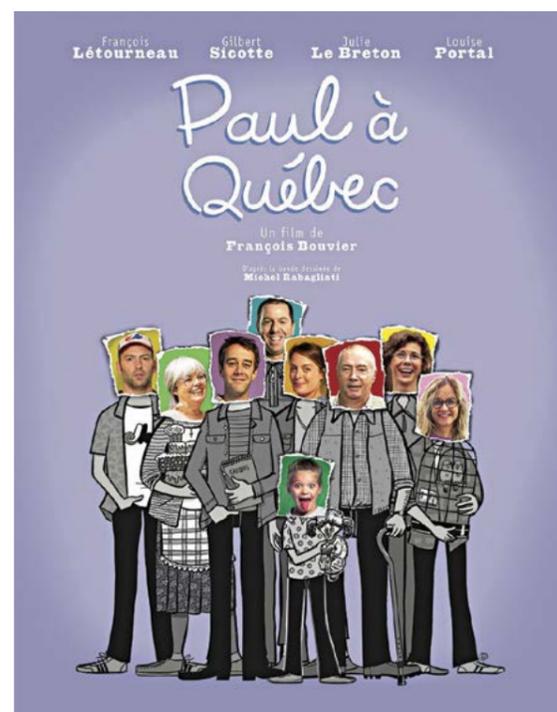
L'animation n'est pas en reste avec notamment les adaptations des populaires séries jeunesse *L'Agent Jean!*, *Mini-Jean* et *Mini-Bulle* d'Alex A. (Presses Aventure), ainsi que *Le facteur de l'espace* de Guillaume Perreault (*La Pastèque*) pour le compte de Radio-Canada. Le cas *Red Ketchup* (*La Pastèque*) est quant à lui unique. Les tentatives répétées d'adaptation en prises de vue réelles depuis les années 2000 ont échoué.



Seth's Dominion, de Luc Chamberland (2014)



Le danger en face, d'Alexis Chartrand (2020), une adaptation de *Danger Public*, de Leif Tande et Phlppgrd (*La Pastèque*, 2007).



Paul à Québec, de François Bouvier (2015)

Mais l'incroyable agent fou du FBI imaginé par Réal Godbout et Pierre Fournier s'est frayé un chemin vers la télévision, dans une adaptation animée pour public averti diffusée sur les ondes de Télétoon la nuit pour le Québec et d'Adult Swim pour le reste du pays. Enfin, le populaire shōnen *Radiant* du créateur Tony Valente a été produit et diffusé au Japon avant d'atterrir en occident via la plateforme Prime Video.

L'Office national du film du Canada et le territoire numérique

Créé en 1939, l'Office national du film du Canada (ONF) fait la part belle au médium. On lui doit notamment *Le dominion de Seth* (2014), extraordinaire documentaire de Luc Chamberland portant sur le bédéiste ontarien Seth et ses albums publiés chez l'éditeur montréalais Drawn & Quarterly.

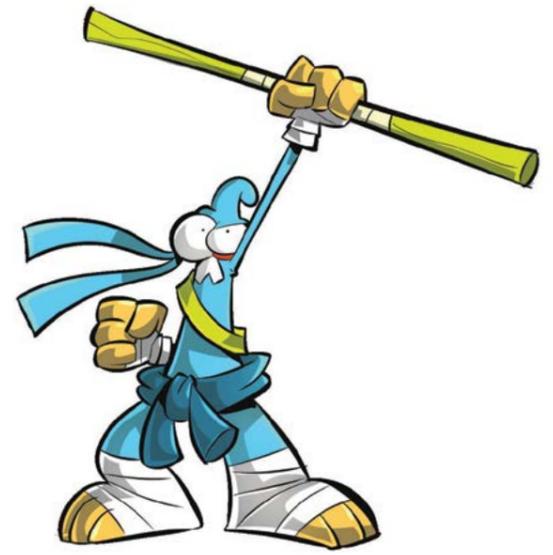
Côté animation, l'ONF n'est pas en reste avec ses multiples projets comme *Burquette*, du strip éponyme de Francis Desharnais (*Les 400 coups*), ou *La liste des choses qui existent*, de Cathon et Iris (*La Pastèque*). Le diffuseur est également l'initiateur de *Chroniques du 9^e art* (2017-2018), de courts métrages adaptés d'univers bédésques, créés et réalisés par les artistes Zviane, Guy Delisle, Richard Suicide, Obom et Samuel Cantin.

ALEX A., LE TSUNAMI JEUNESSE

Alex A. est un cas unique dans le paysage du 9^e art national. À peine dans la vingtaine, le jeune artiste amorçait en 2011 une série jeunesse qui est vite devenue un phénoménal succès: *L'Agent Jean!*. Puisant son inspiration tant dans le cinéma que dans les comics de superhéros et les jeux vidéo, Alex A. se taille rapidement une place de choix au catalogue de Presses Aventure (Groupe Modus) entre les traductions françaises des canons américains *Bone* et *Garfield* avec son personnage d'original agent secret gaffeur imaginé plus d'une décennie plus tôt sur les bancs d'école. Suivant les modèles européens, sa série principale bouclée en 13 tomes se décline en différentes incarnations (figurines, jeu de société, romans, livres audio, livres d'exercices, livres d'activités, jeu web et produits dérivés divers), en plus de proposer les séries

satellitaires *Les expériences de Mini-Jean* et *Mini-Jean et Mini-Bulle* (également adaptée en série animée, une seconde saison est en cours de production).

Travaillant sans relâche, l'artiste hyperactif lance en marge de *L'Agent Jean!* d'autres projets BD, dont *L'Univers est un ninja* (sixième tome à paraître en 2024) ainsi que l'album hors collection *Les étranges*. Sans compter qu'il signera une nouvelle série prochainement. Cumulant plus de 2 millions d'albums vendus au Québec en seulement 12 années de production – du jamais vu au pays – et trônant au sommet des meilleures ventes de livres depuis plusieurs années, le succès d'Alex A. permet à son éditeur d'ouvrir son catalogue à plusieurs bédéistes locaux. « Notre catalogue a toujours été principalement humoristique. Nous croyons qu'un livre qui fait rigoler un enfant est un livre qui lui donnera

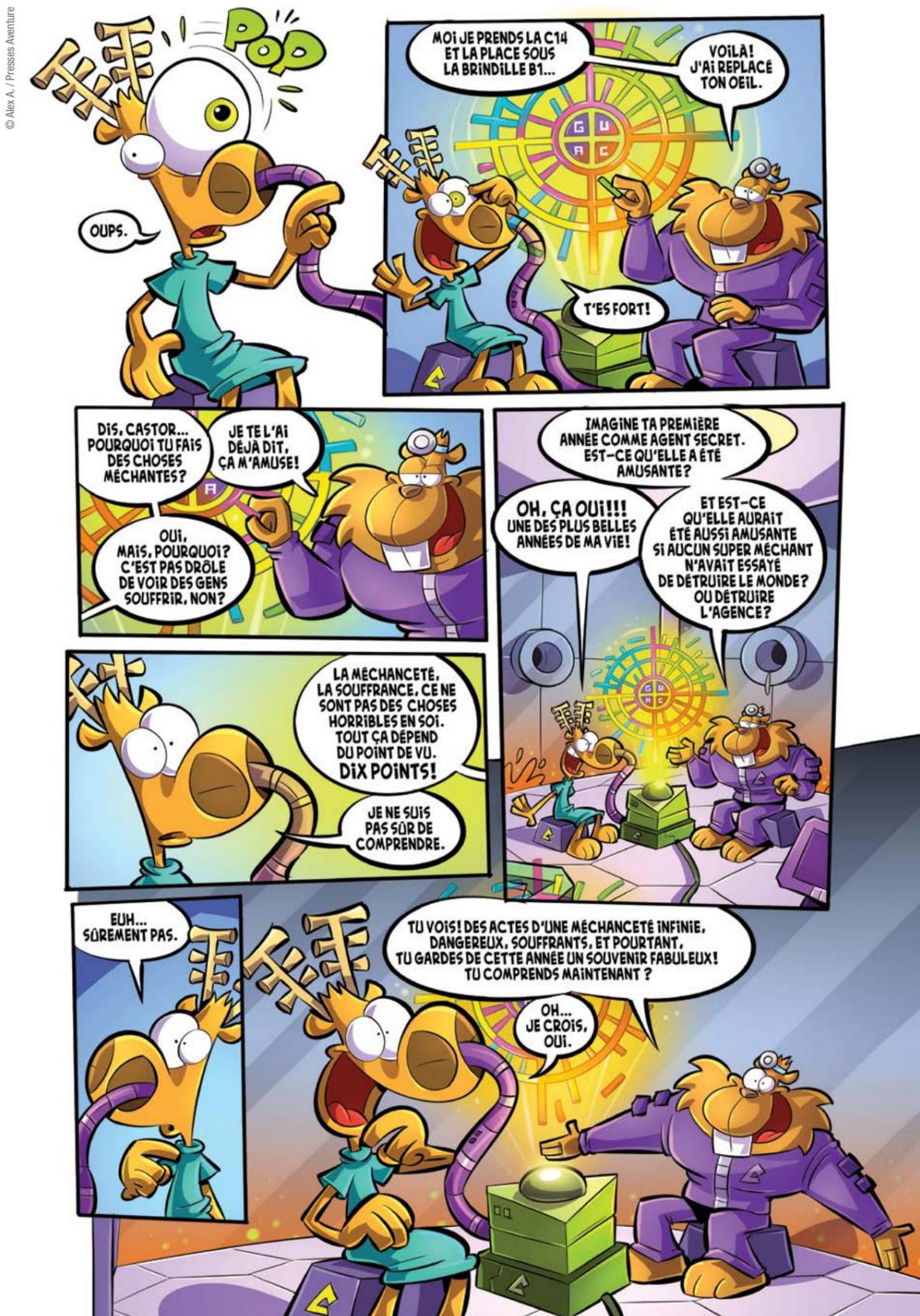


Personnage de la série *L'Univers est un ninja*, d'Alex A. (Presses Aventure).

envie de lire. Mais nous aimons aussi l'aventure et le fantastique! », affirme Marie-Ève Labelle, directrice éditoriale chez Groupe Modus. « En ce sens, *L'Agent Jean!* était parfait pour notre maison. Avec le temps, nous avons aussi délaissé les séries internationales pour nous concentrer majoritairement au développement de séries québécoises fantastiques. » Ainsi, *Aventurosaure*, *Les mégaventures de Maddox*, *Aube du monde des rêves* et *Vinyasa ninja* sont autant de nouvelles séries qui consolident une offre locale de qualité.

Qu'est-ce qui explique un tel succès? Outre le plaisir contagieux de lecture, l'impressionnant rythme de production et le haut standard de qualité, *L'Agent Jean!* a été à la base un immense travail de terrain. Alex A. a sillonné sans relâche le Québec par le circuit des conférences en milieu scolaire et celui des différents salons du livre. Ce succès rayonne bien au-delà des simples frontières du Québec francophone, alors que *L'Agent Jean!* et *L'Univers est un ninja* courtisent le lectorat nord-américain en traduction anglaise sous le titre *Jon Le Bon* et *The Universe is a Ninja*.

Alex A., tout comme Élise Gravel, Guillaume Perreault et Isabelle Arseneault, a largement contribué à développer le marché lucratif de la bande dessinée et du livre jeunesse au niveau national, alors que ce créneau avait jusque-là évolué sous le joug de productions étrangères.



Extrait de *L'Agent Jean, saison 2, tome 5: La grande fusion*, d'Alex A. (Presses Aventure, 2021).

MANGAS FLEURDELISÉS

Si les mangas ont longtemps été considérés comme une tendance passagère, nous pouvons aujourd'hui affirmer que ce genre est désormais là pour rester. Alors qu'il a franchi le cap des 50 % de parts de marché de la bande dessinée d'expression francophone en Europe, le Canada francophone suit non loin derrière. Selon le rapport Gaspard, qui propose un bilan annuel du marché du livre au Québec, le manga est passé de 14 à 36 % de parts de marché ces cinq dernières années. Et 11 titres mangas figurent au palmarès des 30 meilleurs vendeurs de la catégorie bande dessinée du dernier bilan. Leur fréquentation est extrêmement populaire auprès du lectorat préadolescent et adolescent, se retrouvant en quantité dans les bibliothèques, les librairies et même couramment chez certaines chaînes de magasins à grande surface, sans parler des nombreuses plateformes de vidéos en flux qui proposent moult adaptations animées. Le genre s'est même doté de plusieurs événements partout au

pays, notamment l'Otakuthon (Montréal), l'Otafest (Calgary), l'AnimeNorth (Toronto), l'Animethon (Edmonton) et l'Anirevo (Vancouver). La popularité des mangas est telle que plusieurs pays et nations hors de l'Orient en produisent. Le Canada n'échappe pas à ce phénomène.

Les Élus Eljuns

Les bédéistes Jean-François Laliberté et Sacha Lefebvre, qui signent la série de science-fiction *U-Merlin* publiée aux éditions Michel Quintin, y lançaient au printemps 2023 *Les Élus Eljun*, premier manga 100 % québécois. Respectant les différents codes du genre, n'importe quel non-initié – mais aussi plusieurs aficionados – peinerait à deviner la provenance de ce shōnen d'« heroïc-fantasy » en feuilletant les deux premiers volumes parus. « En 2021, alors que nous étions au Festival d'Angoulême, nous avons été témoins



Couverture de *Radiant t. 1*, de Tony Valente (Ankama, 2013).

en direct de l'engouement monstre pour le genre », affirme l'éditeur Sophane Beaudin-Quintin, à l'origine de l'initiative. « D'autre part, nous avons été témoins de l'intérêt grandissant pour le genre ainsi que du manque d'offre locale. Les lecteurs et lectrices n'ont pour ainsi dire aucun contact possible avec les artistes qui créent les mangas, car ceux-ci sont quasi exclusivement tous étrangers. Conscients du talent et de l'assiduité de Sacha, nous lui avons donc demandé si c'était un genre qui l'intéressait. Quelques semaines plus tard, Jean-François Laliberté et lui nous soumettaient un dossier de présentation des plus convaincants. »

Radiant

Lancé en 2013 chez l'éditeur français Ankama, *Radiant* est rapidement devenu un phénomène éditorial. Premier manga non oriental à avoir percé ce marché jusque-là impénétrable, le shōnen signé du Néo-Canadien Tony Valente est depuis traduit dans 22 langues et a fait l'objet d'une adaptation animée de 42 épisodes, incluant le recours à quelques produits dérivés (artbook, roman, peluche et vêtement). Il faut aussi souligner l'arrivée prochaine de deux nouvelles séries mangas satellitaires. Si plusieurs lui trouvent certaines concordances avec le populaire shōnen *One Piece*, force est de constater que *Radiant* aborde des questions sociétales sensibles, dont l'environnement et la différence.

D'où lui vient l'idée d'investir ce genre? « D'un millier d'envies, de frustrations et de craintes! Des envies d'univers et de sujets que je traîne depuis tout petit : les sorciers, un monde plutôt aérien, la fantasy, les châteaux », se confie l'artiste lors d'une entrevue accordée à son éditeur. « Et d'autre part, des frustrations de faire ce métier sous une forme qui ne me convenait pas à l'époque, quand je faisais de la BD française plus traditionnelle : couleur, grand format, faible pagination et rythme de parution plus lent [...] J'ai remonté mes manches, pris tous mes croquis/note/recherches, et tenté de faire un shōnen manga qui m'amuse, et dans lequel je m'autorise à explorer plein de sujets qui m'intéressent. Pas pour créer le plus beau ni le plus original des mangas, juste pour l'envie égoïste d'une histoire qui me fait me lever tous les jours et aller au boulot avec entrain. »



Extrait de *Les Élus Eljun tome 1*, du scénariste Jean-François Laliberté et de l'illustrateur Sacha Lefebvre (Michel Quintin, 2023).



Extrait de l'album *The Wolf Suit*, de Sid Sharp (Annick Press, 2022), publié en français sous le titre *Dans l'habit du loup* (Gallimard, 2023).